

# Amitiés Dominicaines



**LIBERTÉ**

**Bulletin du Laïcat dominicain n° 312**  
Juillet - Août - Septembre 2021

## AMITIÉS DOMINICAINES

Ce périodique est une initiative des fraternités laïques dominicaines, une des trois branches de l'Ordre dominicain avec les Frères Prêcheurs et les Moniales. Sa rédaction est assurée par les membres des fraternités laïques, en collaboration avec les frères ou les sœurs.

Dans le désir de faire rayonner le souffle et la spiritualité de saint Dominique auprès de toutes celles et ceux qui s'y intéressent, il partage fraternellement les échos de notre vie de prière, de recherche de vérité et de témoignage, à l'écoute des hommes et des femmes de notre temps.

### Responsable provincial des fraternités dominicaines de Belgique :

Ludovic NAMUROIS Avenue du Bois Becquet, 28 1300 Wavre ~  
0472/55.75.50 - ludovic@namurois.org

### Site des fraternités de Belgique francophone :

[www.laicsdominicains.be](http://www.laicsdominicains.be)

## SOMMAIRE DU n° 312 - *Liberté*

	Édito	3
<b>Dossier</b>	Un mot qui chante plus qu'il ne parle	5
	Une difficile négociation	9
	Karl Jaspers : la liberté comme principe existentiel	13
	Détenu, mais libre	17
	Pour une abondance de vie	20
	L'école citoyenne et la liberté	24
	L'esclave libéré	28
	Quand la vie déplace la pensée croyante	32

## Editorial

Cher.e ami.e,  
Chers frère et sœur en saint Dominique,

**L**iberté !? Voilà un mot bien à la mode, particulièrement en ces temps de contraintes imposées par la lutte contre la covid. Mais que veut dire exactement ce beau mot ? Suivre mes envies ? Faire ce que je veux quand je veux comme je veux ? Ne dépendre de personne ? Ne subir aucune contrainte ?

Dans ce dossier, Myriam, Alain et Joe nous font comprendre qu'il s'agit de bien autre chose que ce rêve infantile. Et si la vraie liberté signifiait bien plus ? Assumer qui on est, avec ses limites, ses erreurs et ses héritages; se libérer sans cesse de ses idoles et de ses dépendances ; découvrir qui on est vraiment ; se décentrer pour s'ouvrir et se relier aux autres, dans un engagement authentique pour et avec autrui, qui peut aller jusqu'au don ultime...

Voilà autant de facettes de la liberté qui sont explorées par nos auteurs, avec pour guides la sémantique, la philosophie existentialiste de Karl Jaspers et bien entendu, les Écritures, dont l'épître de Paul à Philémon.

Des exemples nous permettent d'encore mieux les percevoir : l'émouvant témoignage d'un détenu condamné à une longue peine et devenu laïc dominicain, celui d'un prêtre se découvrant à l'étroit et en désaccord avec le moule qui l'enserrait, le vibrant plaidoyer d'un ancien enseignant pour une école qui soit apprentissage de la citoyenneté.

Sans doute faut-il lire et relire ce dossier si l'on veut se pénétrer en profondeur du chemin de libération auquel il nous convie. Mais après tout, ce travail exigeant n'est-il pas la condition d'une vraie liberté ?

Pour le comité de rédaction,  
Jean-Pierre BINAME, o.p.

# LIBERTÉ



*L'originalité de l'homme, c'est d'être libre. Et il gâcherait sa liberté s'il ne prenait pas de risques. J'allais écrire que nous sommes responsables de nos choix. En fait, la vie est faite de consentements plus que de choix. Car nous sommes partiellement déterminés par les conditions dans lesquelles nous avons été soumis, élevés, la maison où nous avons grandi, le milieu qui nous a permis - ou non - de faire des études, le fait que nous sommes fille ou garçon, notre état de santé, etc. Tout cela nous est donné, nous devons faire avec., bon gré mal gré. À cela aussi il s'agit de consentir, savourant ce qui est joie et offrant ce qui est peine et souffrance.*

*Abbé Pierre*

*La crise sanitaire et les décisions prises par les autorités pour la combattre ont provoqué des débats, parfois violents, qui sont loin d'être apaisés. Au cœur de ceux-ci, un mot revient, porteur d'une charge émotive forte : liberté ! Décliné le plus souvent sur le mode individuel – ma liberté –, ce mot se présente comme argument définitif, parce qu'il résumerait tous les enjeux démocratiques. Celui d'un idéal humain, aussi : un être qui n'est asservi à rien ni à personne...*

Le poète et penseur Paul Valéry écrivait : « *Liberté : c'est un de ces détestables mots qui ont plus de valeur que de sens ; qui chantent plus qu'ils ne parlent ; qui demandent plus qu'ils ne répondent ; de ces mots qui ont fait tous les métiers, et desquels la mémoire est barbouillée de théologie, de métaphysique, de morale et de politique ; mots très bons pour la controverse, la dialectique, l'éloquence ; aussi propres aux analyses illusoire et aux subtilités infinies qu'aux fins de phrase qui déchaînent le tonnerre.* »<sup>1</sup>. Le propos peut paraître rosse, mais chaque segment de cette descente en flammes renvoie bel et bien à une réalité somme toute banale : il est des mots qui sont porteurs de telles charges qu'ils court-circuitent, en quelque sorte l'humble et patient travail de la raison. Qui sont tellement éblouissants que le regard critique se voile de noir et que l'on ne peut les interroger froidement sans subir les foudres de leurs fidèles.

### Le consentement au donné

La définition la plus simple de la *liberté*, c'est l'« absence de contrainte, l'état d'un individu qui n'est ni contraint ni soumis à la servitude » ; c'est aussi la « possibilité de penser, d'agir, de s'exprimer selon ses propres choix » (petit Larousse).

---

Paul VALÉRY, *Fluctuations sur la liberté*, in *Œuvres*, Tome II, Bibliothèque de la Pléiade, 1960, p.951.

Si donc être libre, c'est n'être soumis à aucune contrainte ni asservi, alors il est plus précis de parler d'*indépendance* – qui explicite parfaitement cet état dans lequel rien ne fait écran entre ma volonté et mon agir.

Voilà qui fait déjà question. Existe-t-il en effet un seul être humain qui puisse assurer qu'il n'est soumis ni limité par quoi que ce soit ? Qui soit indépendant (libre) au point que même ses choix ne relèvent que de son pur vouloir ? Nous arrivons au monde avec une histoire – génétique, familiale – qui d'emblée impacte de futurs choix : avoir une santé robuste ou fragile, être grand ou petit, grandir dans un foyer aimant ou être victime de maltraitance, etc. : s'il ne s'agit pas de déterminismes, force est tout de même de reconnaître qu'il faudra, plus tard « faire avec » ce donné initial. On peut certes rêver de devenir champion de marathon, mais si l'on souffre d'asthme, peut-être faudra-t-il choisir un sport moins éprouvant. Et que dire de l'inconscient, cette instance par définition non perceptible (hormis travail psychologique de fond) où mijotent nos pulsions de vie et de mort, où les événements que nous vivons viennent se décanter en des traces multiples et durables ? On le sait désormais : les « choix » amoureux – et autres décisions du même acabit – que nous pensons faire sont en réalité imprégnés par l'histoire vécue avec père et mère, par le travail des hormones aussi (ah ! les jeux subtils des phéromones odorantes et de la lulibérine, « hormone du désir »...).

Cela n'ôte rien, disons-le d'emblée, à la beauté et à la grandeur de l'amour ! De là à y voir la traduction la plus souveraine de la liberté, voire de l'indépendance... Le philosophe Karl JASPERS<sup>1</sup> appelle cet aspect de notre humanité la *facticité* qui nous voue, bon gré, mal gré, à consentir à une forme de passivité, puisqu'il est des choses sur lesquelles, en toute réalité, nous n'avons quasiment aucune prise. Et voici la définition de la liberté comme absence de contrainte et/ou comme pure possibilité de choix sèchement renvoyée à la critique de Paul Valéry.

### **Liberté ou libération ?**

La liberté serait-elle donc un fantasme ?

---

Dans l'article en p.13 de la présente revue, Joe ELSEN explicite cet aspect de la pensée de K. Jaspers.



Les philosophes sont de précieux alliés, qui ont opéré des distinctions permettant d'affiner le concept. Ainsi, la *liberté physique* est la capacité de décider de ses mouvements (liberté que ne possède pas le prisonnier ou une personne paralysée, par exemple) ; la *liberté civile* c'est pouvoir disposer de sa personne en société : voyager, accepter ou refuser un travail, se marier, avoir des enfants... Des *lois* définissent ces droits civils. La *liberté politique*, elle, concerne d'abord le peuple (son indépendance nationale). Étendue aux citoyens, elle désigne les droits politiques (possibilité de voter et d'être élu). Enfin, la *liberté de pensée* est inaliénable : personne ne peut m'obliger à croire ou ne pas croire en Dieu, par exemple. Il serait donc plus exact de parler ici de liberté d'*exprimer* sa pensée (liberté d'expression).

Comme on peut le voir, ce qu'on appelle communément la « liberté » se pense le plus souvent par rapport à des limites non négociables (un enfant ne peut pas civilement voter) et, surtout à des *droits* définis par des règles et des lois (la morale fait partie de ces référents). Raison pour laquelle il est intéressant d'évoquer aussi le principe d'*autonomie*, cette capacité de se régir par des règles consenties et intériorisées. La petite enfance se caractérise par la plus grande dépendance. Dépendance aux besoins (être nourri, changé, câliné...), dépendance surtout aux règles des adultes (fais comme ci, pas comme ça). C'est le temps de l'*hétéronomie*,

lorsque la loi vient de l'autre (*heteros*). Peu à peu, l'enfant va s'extraire de cette dépendance, affirmer sa volonté (de façon anarchique, quelquefois). La « crise d'adolescence » représente le climax du processus : il s'agit ni plus ni moins d'accéder à l'*autonomie* en évitant le chaos de l'anarchie (absence de lois). Le/la jeune doit, en un même temps, s'éloigner – souvent en la rejetant – de l'emprise parentale et de ses codes... tout en se donnant une colonne vertébrale assez solide pour devenir un adulte responsable. Pour cela, il va devoir se construire un cadre moral, des critères de discernement qui permettent de faire des choix plutôt que de se laisser balloter au gré des passions et des événements...

Peut alors se poser la question : la *liberté* ne serait-elle pas un état – toujours provisoire, toujours fragile – résultant de libérations successives ? Il s'agirait moins, du coup, de chanter la liberté que de se réjouir de chaque obstacle levé, de chaque nœud défait, de chaque idole renversée. Arrêter de fumer, consentir à être ce que je suis (ni plus, ni moins), ne plus dépendre du regard des autres ou du discours d'une institution, prendre le temps de la réflexion avant de décider, etc. : autant de *choix* que l'on fait du mieux que l'on peut, en prenant en compte non seulement soi-même, avec ses héritages bénits ou maudits, mais aussi l'environnement social qui sans cesse nous construit... et cette capacité, proprement humaine, de prendre distance par rapport aux affects envahissants. Où l'on se dit quelquefois, alors, que les réseaux sociaux sont envahis de vieux enfants qui refusent de grandir...

Où l'on entend peut-être alors autrement ces vieux textes qui parlent d'un peuple sorti de l'esclavage, prêt à y retourner, fasciné par les idoles et le pouvoir, et d'un homme que ses choix successifs ont mené à la mort, mais qui avait une liberté assez grande pour la subvertir en don ultime. Sa liberté était si grande que ses disciples dirent que même la mort ne put le retenir en elle.

Myriam TONUS, o.p.

*Aujourd'hui, dans la société occidentale sécularisée, les situations de vie sont complexes et les choix que nous pouvons et devons poser ne vont pas de soi. La liberté individuelle est fondamentale à l'humain. Elle peut être comprise de deux manières : une liberté « egologique »<sup>1</sup> qui ne tient compte que du « moi-je » et une liberté « allologique » qui conçoit sa liberté en lien avec celle des autres, de l'univers... et du souffle de l'Esprit pour les chrétiens. Cette liberté s'acquiert progressivement par un travail sur soi avec l'aide des autres, du tout Autre.*

La déclaration universelle des droits humains adoptée en 1948 estime dans son préambule que : « *l'avènement d'un monde où les êtres humains seront libres de parler et de croire, libérés de la terreur et de la misère, est la plus haute aspiration de l'homme.* » L'article 1<sup>er</sup> proclame : « *Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.* » Cette déclaration est d'autant plus importante dans son principe qu'elle est loin d'exister dans la réalité. Il suffit d'ouvrir les yeux. Elle est une espérance, un à venir.

Ma liberté et notre liberté collective sont un bien, un droit essentiel. Parfois nous oublions qu'elles ne vont pas de soi et que dans bien des régions du monde, vivre libre est réservé à quelques-uns. L'histoire peut d'ailleurs être réinterrogée sous l'angle de l'appropriation ou non de la liberté par tous et pour tous et de tous les modes de domination que l'homme exerce sur l'homme, y compris en s'appuyant sur des injonctions d'une loi divine.

Bien qu'elle soit essentielle, la liberté humaine est fragile et ne va pas de soi. Est-il possible d'être et de devenir libres ou sommes-nous toujours

---

<sup>1</sup> *Ego*, du latin : moi ; *allo*, du grec : autre.

conditionnés par ce que nous imposent les autres, la nature ?

### **La liberté egologique**

Une certaine conception de la liberté m'interroge et me semble mortifère. Dans les manifestations, dans les médias, dans l'opinion publique les calicots fleurissent. « Je fais ce que je veux quand je le veux et comme je le veux ». « Personne ne peut m'interdire quoi que ce soit ». « Mon corps m'appartient ». « Je fais ce que je veux de mon corps ». Je suis choqué et je m'interroge : de quelle conception de vie s'agit-il ? Cette façon de concevoir la liberté, est-ce un phénomène lié à des choix individuels assumés ou l'influence d'une conception de vie de la société occidentale ? Les mécanismes du système économique capitaliste, la croissance non contrôlée, la soif du pouvoir, le désir d'avoir toujours plus, le système éducatif basé sur le tri et l'élitisme sont une pression forte pour une société individualiste, une liberté egologique... qui laisse peu de place à la liberté allologique et au souci du bien commun.



## **La liberté allologique et le bien commun**

Nous sommes tiraillés entre notre désir de liberté individuelle en vue de faire les choix qui nous paraissent les meilleurs et nous procurent le bonheur ou en tout cas nous évitent le malheur et la prise de conscience que celle-ci doit se confronter à la liberté des autres, à la sécurité de tous et à l'avenir de la planète. La tendance de ces dernières années privilégiant les choix et intérêts individuels à court terme devra probablement s'inverser pour prendre davantage en compte l'intérêt collectif à long terme. Un des défis important des générations actuelles sera de trouver un nouvel équilibre entre la défense des libertés individuelles et l'acceptation choisie de nouvelles règles de vie pour assurer un devenir commun viable.

## **La liberté et les lois**

La loi et la liberté semblent deux notions antinomiques (la loi, après avoir été approuvée démocratiquement, nous étant imposée) et pourtant la loi est nécessaire. Elle nous construit, elle nous permet de vivre ensemble tout en préservant et garantissant notre sphère de liberté. Sans la loi, nous serions soumis à la volonté et aux ordres du plus fort, du plus habile...

Dans notre régime démocratique, les lois promeuvent des règles de vie faisant la part belle aux libertés individuelles : avortement, euthanasie, choix des modes de vie, types de consommation, voitures de société, liberté de circulation... Tout un courant de pensée va dans le sens de la compétition, de la sublimation de l'individu, du rejet de toute contrainte. Aujourd'hui, les responsables politiques sont mis en difficulté car de nouvelles formes de contraintes sont à certains moments devenues indispensables pour le bien commun : port du masque, distanciation physique, restrictions des déplacements, interdiction des voyages...

## **La liberté et la loi de l'amour**

La liberté explicitée par différents auteurs du Nouveau Testament peut inspirer notre réflexion et celle de nos contemporains. Nous sommes tous et toutes appelés à la liberté, les captifs, les opprimés, ceux qui ne voient pas clairs car nous sommes frères et sœurs engendrés du même Père. Dans sa lettre aux douze tribus, c'est-à-dire aux croyants de son époque et à ceux d'aujourd'hui, Jacques écrit : « *Celui qui s'est penché sur*

*loi parfaite, celle de la liberté, et s'y est appliqué, non en auditeur distrait, mais en réalisateur agissant, celui-là trouvera le bonheur dans ce qu'il réalisera.* »<sup>1</sup> Paul explicite cette loi parfaite : « *Vous frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés. Seulement que cette liberté ne donne aucune prise à la chair ! Mais, par l'amour, mettez-vous au service les uns des autres. Car la loi tout entière trouve son accomplissement en cette unique parole : tu aimeras ton prochain comme toi-même.* »<sup>2</sup> ou encore « *tout est permis, mais tout ne convient pas. Tout est permis, mais tout n'édifie pas. Que nul ne cherche son propre intérêt, mais celui d'autrui.* »<sup>3</sup> La loi de la liberté doit être à comprise comme un don, un privilège, une grâce parfaite car elle libère de la liberté qui dirait « je fais ce que je veux », l'égoïsme. Cette loi, ce commandement fait entrer dans la liberté de se libérer de ce qui n'est pas soi, de s'ouvrir aux autres, de se préoccuper du bien commun, d'agir pour la fraternité humaine. Ce principe de fraternité lié à celui de liberté a été repris tant dans la constitution française que dans la déclaration universelle des droits humains. Il ne s'agit pas simplement de passer d'une situation d'un individu isolé à celui d'un individu relié, mais il s'agit de prendre soin de l'autre, des autres et de cultiver des relations d'agapè.

La liberté individuelle et les libertés collectives ne devraient donc plus se réfléchir et se vivre comme des valeurs. Les choix individuels et collectifs devraient toujours s'articuler à d'autres références : la construction d'une société respectant la liberté individuelle et recherchant le bien commun ; la reconnaissance de l'interdépendance entre les êtres humains et avec la planète terre ; la garantie d'une justice assurant protection et sécurité ; la tolérance et le respect des différences...

Ceux qui, fidèles à la parole de vérité de Jésus-Christ, la mettent en pratique appellent cela : la venue du « Royaume », offerte librement à toutes et à tous.

Alain LETIER, o.p.

---

<sup>1</sup> Lettre de Jacques, 1, 25

<sup>2</sup> Paul, Galates, 5, 13 - 14

<sup>3</sup> Paul, 1 Corinthiens, 23 - 24

*Les philosophes existentialistes chrétiens sont oubliés de nos jours. Certes, Kierkegaard est toujours là, bien présent au poste. Mais qu'en est-il de Karl Jaspers, de Gabriel Marcel ou du protestant Paul Tillich ? Cet article ne se veut pas une brève présentation de la philosophie de Karl Jaspers – cela serait bien trop ambitieux. Plutôt une présentation de l'existentialisme de Jaspers à travers le concept de liberté.*

Qu'appelle-t-on « existence » en philosophie ? On doit entendre ce mot dans un sens différent du sens commun où exister s'applique à n'importe quoi : une tulipe, un humain, la couleur rouge. Pour les philosophies de l'existence, seul l'humain existe au sens fort du terme et par existence, ces dernières entendent la capacité qu'à l'humain de sortir de lui-même, sur un mode *extatique*. L'humain et l'humain seulement a la capacité de sortir de soi et de s'ouvrir à d'autres réalités, de se plonger dans d'autres réalités. Et il arrive même que nous nous oublions littéralement pour être tout entier à quelque chose/quelqu'un lorsqu'une passion nous dévore. La passion amoureuse ne peut-elle d'ailleurs pas être considérée comme un « dévorement ontologique » ?

Toujours, nous sommes ouverts aux autres réalités, constitutivement ouverts. Certains animaux peuvent apprendre la langue des signes mais quand un chimpanzé s'exprime, il parle exclusivement en « je ». Pourtant, dès l'enfance, l'humain devient capable de poser des jugements désintéressés, de ne pas ramener tout à soi, de ne pas faire de son être le nombril de son regard. Il est capable de décentrement pour laisser l'Autre occuper le centre. L'humain est décidément un véritable animal du décentrement. Mais l'humain est également un animal mouvant de possibles. Car – autre façon de caractériser l'existence – l'humain se définit par ses *possibilités*.

L'humain est en permanence confronté à des possibles qui peuvent changer, qui peuvent *le* changer. Ainsi, l'humain dans sa globalité ne se réduit pas et ne saurait se réduire à l'une de ses caractéristiques ni encore moins à l'une de ses actions, car il se pourrait que dans un avenir il sorte de telle ou telle caractéristique par un choix qui révolutionnerait son existence en en changeant le cours. Tant qu'il est vivant, un humain n'est jamais figé dans ce qu'il est. Toujours, il advient. Parfois, il aime. Un jour, il meurt. Ainsi, juger un humain sur un choix est certes parfois indispensable mais toujours délicat. Les individus explosent les catégories dans lesquelles on essaie de les caser. Les possibles représentent autant de possibilités de dépassement de l'individu, contrairement au *hic et nunc* qui le réduirait à un état  $x$  ou  $y$  ici et maintenant. Et comme l'humain est toujours ouvert à d'autres réalités du monde, il est toujours ouvert à des possibles, à être et à advenir autre.

### **Exister et liberté**

Exister, c'est se poser comme liberté. C'est se trouver comme subjectivité dans cet acte même. La liberté ne devient effective que par l'action. Dans toutes les situations de mon existence, j'ai au départ en moi des possibilités qui sont de véritables virtualités de liberté mais cette liberté ne devient vraiment effective que lorsque pour la première fois je m'engage et je dis « je ». L'engagement est primordial. Il est fondamentalement un acte de liberté. En choisissant quelque chose, je me choisis moi-même, je me pose comme liberté en acte. La liberté se concrétise par nos choix, par les choix que nous posons. L'existence est l'émergence du moi, de ce « je » en tant que réalité singulière par les choix qu'il pose.

Pourtant, pour Jaspers, on ne peut pas démontrer l'existence de la liberté. Le philosophe estime que jamais la psychologie empirique ne pourra démontrer l'existence de la liberté, ni la nier. Nous sommes là face à un agnosticisme anthropologique (et non pas théologique). Jaspers va reprendre la conception de la liberté comme abîme et Sartre ne dira pas autre chose, car tous deux reprendront cela à Kierkegaard. Les possibles sont infinis en nombre mais nous ne saurons en prendre qu'un. Cette liberté a pour contre-face le néant, un abîme face à l'infinité des choix

-sibles. Et de ce vertige face à l'infinité des possibles proviendra l'autre grand thème existentialiste : l'angoisse. J'angoisse parce que je choisis une possibilité parmi une infinité. Qu'aurait été mon existence si je n'avais pas fait ce choix, ou bien si j'avais fait ce choix plutôt qu'un autre... Les scénarios défilent. En philosophie, nous appelons cela la contrefactualité. Et si... Ainsi, ma liberté se saisit elle-même comme capacité d'auto-indétermination. Par ma liberté, je me pose, je me détermine, j'advieus, j'existe.

### **Exister et limiter**

Toute situation renvoie donc à une pluralité de possibles. Nous avons beau être dans la situation la plus inextricable, nous sommes toujours face à différentes options. Et nous ne pouvons pas prouver la liberté, la définir comme nous pouvons le faire avec une réalité objective. In fine, tout ce que nous pouvons faire, c'est approcher la liberté de manière asymptotique. La liberté s'appréhende sans se (laisser) toucher.

Jaspers va s'attacher à la notion de *situation* et plus précisément à la notion de situation-limite. Une situation est un contexte objectif dans lequel la liberté est appelée à se positionner. La situation est toujours un mélange de liberté (les choix face à nous), d'initiative (lequel je vais prendre) et de facticité (ce qui s'impose à nous et que nous ne choisissons pas, qui nous



impose de « faire avec »). Nous avons d'un côté le pôle actif de l'initiative et de l'autre le pôle passif de la facticité. L'existence se joue là, dans cette attraction-répulsion permanente entre activité et passivité.

La conséquence de cette facticité est que nous n'avons jamais une vue complète de la situation. Des parts d'ombre subsistent. Il y a toujours des éléments qui échappent. Jaspers insiste sur des facticités fondamentales et constitutives de notre identité (nos parents, le fait d'être né dans tel milieu social, d'avoir vécu ici ou là) car il arrive assez souvent dans l'existence humaine qui est la nôtre que nous soyons assez mitigés voire hostiles à cette facticité qui nous incombe. Nous voudrions nous départir de notre situation initiale. Pourtant, plus nous refusons notre facticité effective, plus notre liberté devient fantomatique.

Que nous le voulions ou non, notre facticité est ce par quoi notre liberté peut s'incarner. Jaspers préconise donc un travail sur soi qui aboutirait à ce que notre liberté finisse par *consentir* à notre facticité. Il y a des choses que nous ne pouvons pas changer et donc il est préférable d'y consentir voire même d'aller jusqu'à faire comme si nous les avions choisies. Ainsi, il faut admettre que la passivité dans notre existence est plus fondamentale que ce que nous pensons. Il est inutile de se battre contre un courant que nous ne pouvons pas arrêter. Il vaut mieux dans ce cas-là, se fondre dans le courant existentiel pour ensuite en dévier le sens. Nous pouvons nous arracher à notre milieu d'origine mais nous ne pouvons pas aller contre celui-ci, car il nous précède déjà. L'action la plus forte passe par l'acceptation d'une passivité, d'un involontaire et de la sorte, nous confirmons donc notre liberté à chaque fois que nous choisissons mais nous ne devenons réellement libres qu'à partir du moment où nous nous acceptons, nous et notre situation. Nous faisons nôtre notre involontaire de base pour devenir libre par notre volontaire choisi.

Joe ELSEN, philosophe

*Jean-Louis, dit Papy, n'a pas peur de dire qui il est et qu'il a fait une « erreur » grave dans sa vie. Il n'a rien à cacher. De manière très libre, il reconnaît pleinement cette « erreur ». Pour celle-ci, il a passé 17 ans de sa vie dans les prisons de Jamioulx et d'Ittre. Or, les prisons peuvent être, sont le plus souvent, des lieux très durs de violence, de dénonciation, de suicide, d'actes auto-agressifs, de vols, de stress... de non-liberté.*

Jean-Louis a pourtant vécu ses 17 ans d'emprisonnement avec un sentiment de grande liberté intérieure qu'il essayait de transmettre à ses codétenus. Son secret ? Il le résume en quelques mots : j'assumais ce que j'avais fait ; ma force de caractère ; j'ai toujours travaillé à l'intérieur de la prison ; je priais, je lisais la Bible et j'aidais les autres ; mes entretiens avec sœur Véronique o.p. ; mon engagement dans le groupe fraternel dominicain « Marie médiatrice de toutes les grâces ».

### **Gagner la confiance**

Jean-Louis assume pleinement son erreur. Cette reconnaissance, dit-il, est indispensable pour se reconstruire, pour se donner une deuxième chance, pour oser croire en soi-même... et dans les autres. Ce temps emprisonné lui a permis d'apprendre à se pardonner et à éliminer le mal qui est en lui.

Sa force de caractère en imposait aux autres détenus qui pouvaient compter sur lui. Il n'était pas une « balance ». Les détenus le respectaient et il avait la confiance des gardiens. Sa cellule était toujours ouverte et il n'a jamais été volé. Les détenus savaient qu'il aidait quand il le pouvait et ils l'appelaient d'ailleurs « papy parrain ». Cette force de caractère, cette façon d'être vrai avec lui-même et avec les autres lui a permis de recevoir de plus en plus de responsabilités. Dans certaines situations, Papy réglait lui-même les problèmes de sa section.

Tant à Jamioulx qu'à Ittre, il a eu la chance, qu'il a provoquée, d'avoir la liberté de travailler d'abord comme magasinier, puis comme servant d'aile, ce qui lui permettait de rencontrer d'autres détenus en nettoyant les



cellules, en servant le café, en apportant les repas du midi et du soir... et de rentrer dans sa cellule à 21h. après une journée bien remplie.

### **Sources et ressources**

Jean-Louis aimait le culte, le groupe de prière de trois détenus avec qui il récitait le chapelet et lisait la Bible. Ces moments lui permettaient de se ressourcer pour prendre soin d'autres détenus, pour les accompagner afin de remonter la pente. Lors des « portes ouvertes », dans sa section entre 17 heures et 20 heures, c'était le moment des jeux, de l'entraide, du partage de la soupe pendant le ramadan. Nous mangions tous ensemble, sans faire de distinction car nous étions tous dans le même bain, nous avons tous fait une erreur et nous avons tous une deuxième chance à saisir.

Jean-Louis reconnaît aussi qu'il a pu vivre ce parcours en prison grâce à l'accompagnement de sœur Véronique, dominicaine visiteuse de prison qu'il rencontrait tous les quinze jours au parloir, avec qui une fenêtre s'ouvrait vers l'extérieur.

Une autre aide importante fut la création, au départ de l'aumônerie catholique, d'un groupe fraternel dominicain devenu la fraternité « Marie médiatrice de toutes les grâces », qui se réunissait tous les mois pour prier, pour étudier une question à partir d'un texte biblique et pour partager de manière festive un moment de rencontre autour d'un verre. Lors de ces réunions, un invité extérieur avait la chance de passer un moment avec les détenus.

### **Libre pour la responsabilité et l'autonomie**

Aujourd'hui, depuis deux ans et demi, Jean-Louis s'est réinséré dans la « vie normale » et vit seul dans son appartement. Il a pu compter sur sa sœur ainsi que sur son aumônier Patrick, o.p. qui l'ont guidé dans ses premiers pas de liberté à l'extérieur. Ce n'est pas simple, en effet, d'être livré à soi-même, de devoir décider, de devoir faire des choix alors que dans la prison tout est cadré, organisé, réglé et que tout est décidé à votre place. Jean-Louis continue son chemin dans les pas de Saint Dominique en faisant partie du groupe de laïcs dominicains « Père Lataste, o.p. »

Il travaille désormais comme bénévole à la Croix-Rouge à Charleroi et est responsable du Service de livraison du matériel médicalisé. Il donne pleinement son temps pour aider les personnes qui sont souffrantes, dans les difficultés, dans la déprime. *« J'essaie de les reconforter, dit-il, et je suis heureux de pouvoir les faire bénéficier de mes compétences relationnelles acquises en prison. »*

Si être libre, c'est être responsable et autonome, alors certainement Jean-Louis, dit Papy, est vraiment un homme libre.

Propos recueillis par Alain LETIER, o.p.

*Vincent Flamand a été pendant six ans un prêtre très apprécié de ses paroissiens. Au fil du temps il ressent cependant le vif désir d'une vie plus vaste et à 36 ans, il quitte le ministère, puis fonde une famille. Aujourd'hui, cet homme rayonnant garde la foi chevillée au corps. Parce qu'il avait faim de vivre et que c'est sa foi qui a libéré cette faim..*

**- Être prêtre, c'était tellement difficile ?**

- Non, pas du tout, au contraire, même ! J'ai été prêtre avec ma passion et tout ce qui était vivant en moi. Cela me convenait particulièrement bien, notamment par rapport au célibat : c'est la dernière chose qui a tenu ! Ce que je faisais était apprécié et jamais je n'ai eu le sentiment d'être enfermé dans mon état. Progressivement, des blessures se sont fermées en moi, j'ai grandi en quelque sorte. D'autres possibilités sont alors advenues et la « belle figure de prêtre » est devenue trop étroite pour moi. Lorsque je m'entendais parler lors des mariages ou des baptêmes, je me disais que j'étais vraiment ailleurs, par rapport à ce qui est le modèle théologique et ecclésial du prêtre. Je n'étais plus en accord spirituel profond avec cette figure. La rencontre avec celle qui est devenue mon épouse a été la dernière étape de ce cheminement. Comme par tempérament j'aime les situations claires, je suis parti en très peu de temps. Sans grief ni critique, mais plutôt parce que la vie m'offrait une vie plus abondante.

**- Le philosophe François Jullien dit que le message du christianisme, c'est une advenue de vie. Cela te rejoint-il dans ce que tu as vécu ?**

- Tout à fait ! Et cela pourra paraître scandaleux à certains, mais je n'ai pas ressenti de culpabilité, je ne me suis pas excusé lorsque j'ai quitté la prêtrise. J'avais plutôt envie de rendre grâce pour cette surabondance de vie. Par contre, je regrette de n'avoir pas respecté assez certaines per-



sonnes en les invitant à s'associer à ma joie : elles ne comprenaient pas, cela les détruisait. Ceci dit, parler d'abondance de vie ne signifie pas qu'il n'y a pas des passages difficiles ou désertiques ; mais c'est un acquiescement de fond : celui de la vie, comme le ferait un gosse émerveillé. Comme disait Thérèse de Lisieux : « *Je choisis tout !* » Bien sûr, il y a un prix à payer, mais ce n'est pas un sacrifice.

***- Dirais-tu que c'était un acte de liberté ?***

- Tout dépend ce que l'on met sous ce mot. Moi, ce que je dis à mes étudiants, c'est que la liberté c'est de pouvoir vivre sa propre expérience, c'est-à-dire laisser venir au monde cette expérience, avec ses rebellions, ses acceptations et ses tâtonnements. Sans être constamment soumis à des discours extérieurs qui disent : voilà ce que tu ressens, comment tu vis, ce que tu as vécu sans le savoir, etc. Tu te bases sur ton expérience, en la décantant évidemment, en mobilisant tes ressources critiques et cela, pour que ta parole enfin jaillisse. Dans mon cas, j'ai été comme emporté par un torrent et je devais dire oui ou non. Si je renonçais, j'allais

vers le modèle chrétien - très chargé ! - du sacrifice de la croix, je laissais le torrent me noyer et j'étais « christique », quitte à y laisser ma peau, ou alors j'entraais dans le courant et je le laissais m'emporter. Le choix que j'ai fait, c'est cela que je reconnais comme « liberté ».

***- Liberté plutôt que libération ?***

- Il y a eu d'abord des libérations qui ont permis cet acte de liberté. Je dirais que ce fut un long et lent chemin, de naissance en naissance. Le prix à payer, ce fut la fin d'une identité profonde (et ce n'est pas rien, d'être prêtre !) Même matériellement, on se retrouve moins protégé. Et puis il y a un prix à payer au niveau de la reconnaissance sociale : beaucoup de gens m'ont quitté et j'ai quitté beaucoup de gens ; je n'étais plus le prêtre Vincent Flamand, sympa et différent, l'homme de l'agapè qu'on aime avoir parmi ses connaissances, mais rien que l'homme Vincent Flamand. Enfin, disons-le clairement, pour certains on est celui qui n'a pas tenu l'engagement qu'il avait pris : j'avais fait vœu d'être prêtre pour toujours et j'ai tenu six ans. Je n'éprouve pas de culpabilité, pourtant, alors que le fond de mon tempérament m'y pousserait. Mais cela m'a rendu solidaire de toutes les personnes qui vivent des situations similaires, d'un engagement pris avec cœur mais dans lequel on ne peut pas demeurer.

***- Et maintenant, tu continues d'écrire la suite de ton identité ?***

En tout cas, j'ai arrêté de vouloir l'écrire moi-même ! Tout cela est arrivé presque malgré moi et aujourd'hui, je ne sais plus trop qui je suis. J'ai été emmené « là où je ne voulais pas aller », comme dit l'Évangile - et c'est heureux. Tout ce qui m'est advenu l'a été - j'ose le mot ! - par grâce. Je me reconnais dans la figure de saint Paul l'avorton : une Parole m'a mis debout, m'a révélé, a fait de moi un homme de la grâce, dont je ne sais pas ce qu'elle est. Quand on me demande si je suis encore croyant, je ne peux que me taire. Je reste profondément à l'écoute et porté par ce mouvement qui est le plus intime en moi... mais je n'ai pas la main dessus. Et il me semble, en toute humilité, que je ne suis pas une trop mauvaise caisse de résonance pour cette Parole qui m'habite.

**- Tu as écrit un livre très inspiré intitulé « Quand Dieu s'efface... »<sup>1</sup>, qui laisse se dire tout ce qui t'a habité et porté au fil de ta vie. Dieu y est omniprésent... mais comme une ombre portée, comme de dos.**

- Le mot Dieu, on y met n'importe quoi, du dieu-doudou au dieu terrifiant. Toutes ces images, multiples et variées, ne sauraient épuiser ni même dire ce qu'il en est. Nous donnons un visage à ce que nous appelons Dieu ; si nous sommes pris dans des courants de destruction, nous en ferons un juge sévère, si nous avons besoin de consolation, nous dirons autre chose de lui. En ce sens, nous sommes littéralement « porteurs de dieu ». C'est beaucoup plus qu'un fantasme ou des projections : la pluralité de ce que les humains incarnent, chacun et collectivement, c'est la mise au monde de la relation qu'ils ont avec un dieu-source. Ça vit, ça bouge, ça change en fonction des expériences de vie. Et en même temps, ces images sont sans cesse à dépasser. Le danger, c'est de figer à un moment donné une représentation, de l'absolutiser.

**- Au final, la boussole de la liberté serait-elle de toujours faire le choix de la vie ?**

- Oui, la vie au sens d'une espace plus large, d'un espace de respiration - et un espace pour tous, pas une arche. Moi, si j'avais été Noé, je ne serais pas monté dans l'arche ; j'aurais dit « je reste ! Si le déluge doit tomber, eh bien qu'il tombe sur moi aussi. Mais regarde alors le dieu que tu es... » Pour moi, le christianisme c'est : ne pas juger.

Propos recueillis par Myriam TONUS, o.p.

---

Vincent FLAMAND, *Quand Dieu s'efface...*, éd. Fidélité, 2019.

*L'école, le système scolaire, forme-t-il les jeunes à la liberté ? N'y a-t-il pas un décalage entre les intentions exprimées dans le décret « Missions »<sup>1</sup> et la pratique courante de la plupart des établissements scolaires ? Bruno DERBAIX<sup>2</sup> sociologue, philosophe, ancien enseignant, accompagnateur d'écoles dans des projets de citoyenneté active et auteur du livre « Pour une école citoyenne »<sup>3</sup> analyse sans complaisance la réalité vécue par les jeunes et propose des pistes de solution.*

Il y a décalage entre certaines missions de l'école comme avoir confiance en soi, développer sa personnalité, mettre en place des pratiques démocratiques de citoyen responsable... et l'organisation concrète de l'école. L'école n'est pas un lieu participatif et d'émancipation, où il est possible d'exercer sa liberté d'égal à égal. L'école (et par conséquent la société) délivrent souvent un langage hypocrite. Elle dit aux jeunes : liberté, égalité, mais ce n'est pas cela qu'ils vivent à l'école. Les règlements d'ordre intérieur sont formulés en fonction des transgressions que pourraient faire les élèves sans expliquer les enjeux profonds des règles. Ce ne sont pas des documents éducatifs, ce ne sont même pas des cadres toujours utilisés par les enseignants. L'école n'est pas organisée pour que l'élève grandisse, en liberté, avec confiance en lui-même et avec le système scolaire. Or, comment donner confiance à un jeune dans un lieu où on ne lui donne pas de responsabilités ? Il y a un jeu hypocrite : on dit aux jeunes qu'on est dans un pays de liberté et d'égalité, mais cela ne correspond qu'à une partie du discours des profs et cela ne correspond pas à la structure de l'école.

---

<sup>1</sup> Décret définissant les missions prioritaires de l'enseignement fondamental et de l'enseignement secondaire et organisant les structures propres à les atteindre du 24 juillet 1997.

<sup>2</sup> Voir le site : <https://www.ecolecitoyenne.org> et

<sup>3</sup> Bruno DERBAIX, *Pour une école citoyenne*, La boîte à Pandore, 2018.

Un autre exemple : les droits des enfants supposent qu'ils puissent se défendre et être défendus lorsqu'on leur reproche quelque chose. Une majorité d'écoles n'appliquent pas ces droits parce qu'elles n'ont pas le temps et parce qu'elles n'ont pas mis en place le processus qui aiderait un élève incriminé à décrire ce qui s'est passé, à la fois pour se défendre et pour réparer la situation. C'est l'enjeu de la justice scolaire. La plupart des écoles n'ont ni le temps, ni la formation, ni même l'idée d'appliquer une justice qui soit éducative et réparatrice. La plupart du temps l'élève est entendu par un adulte et c'est l'adulte, et non l'élève, qui consigne les faits.

### **Double décrochage**

Une des conséquences de cette hypocrisie, c'est la perte de légitimité de nos institutions, et notamment de notre justice, aux yeux des jeunes. De manière logique, le monde politique est lui aussi en fort décalage avec la jeunesse et, au final, l'école n'est que la manifestation d'un système en crise de confiance.

Autre indicateur très visible de cette crise : le décrochage scolaire qui concerne tous les milieux même si, comme dans toute crise, cela s'observe davantage dans les milieux populaires. Or, lorsqu'ils décrochent de l'école, c'est de l'ensemble de la société que nos jeunes s'éloignent.



L'école est le premier intermédiaire entre le jeune et l'État. Ce qui se passe à l'école a une énorme importance dans la relation qu'il aura avec nos institutions démocratiques. Pour un jeune, si un enseignant n'est pas juste, c'est toute l'école et toute la société qui est mise en cause. À travers chaque enseignant se joue une relation institutionnelle importante. Une majorité des enseignants ne se rend pas compte qu'il ne s'agit pas simplement de décret, mais que l'application des principes démocratiques dans la relation avec leurs élèves aura un impact important sur leur vie future.

L'école est donc tragiquement hypocrite lorsque, se retranchant derrière son rôle d'apprentissage de la connaissance, elle ne remplit pas son rôle de faire vivre les valeurs citoyennes. La tragédie est d'ailleurs d'autant plus grande que, dans ce rôle de transmettrice de connaissance, l'école est également malade. Avec l'explosion des sources de connaissances que propose internet, l'importance des connaissances délivrées par l'école a en effet fait un pas en arrière. La confiance en la qualité des apprentissages est elle aussi effritée, les jeunes voyant toujours plus l'école comme une manière d'avoir un diplôme.

### **L'école citoyenne**

Dans ce contexte, l'enjeu est que notre société comme nos établissements scolaires vivent une sorte de « transition citoyenne », qu'ils apprennent à vivre à l'école les principes de la citoyenneté afin que ces principes puissent être reconquis dans l'espace de la société. A cette fin, le modèle de l'école citoyenne, qu'il est possible d'implanter dans tout type d'école, propose quatre axes qui s'articulent l'un avec l'autre.

Le premier est de mettre un *cadre clair*, de travailler les règles avec les élèves en prenant le temps, de telle sorte que ces règles soient partagées, discutées, éventuellement modifiées mais toujours expliquées.

Le deuxième est celui de la justice scolaire. La solution proposée par l'école citoyenne est la *justice réparatrice*, dont l'enjeu est d'impliquer les jeunes et de trouver avec eux des solutions de réparation, avec la médiation d'autres jeunes.

Le troisième est celui de la *valorisation des comportements* – et pas uniquement des connaissances – et l'accompagnement de ces comportements. Quelques exemples : donner des responsabilités, mettre en place

la politique du « grand frère » ou de la « grande sœur », expérimenter des projets, évaluer et accompagner les comportements.

Le quatrième est de réfléchir au *bien commun* et d'agir pour le bien commun. Les outils sont multiples : le principe de délégation, le conseil de coopération où l'on apprend à parler et à discuter pour se mettre d'accord et le journalisme indispensable à la démocratie, pour apprendre à faire le tri dans toutes les informations reçues et à diffuser les informations et les projets de l'école.

### **Libertés associées**

Souvent, on nous a appris que « la liberté s'arrête là où commence celle des autres ». Cette phrase a quelque chose de tragique. Elle identifie en effet l'espace de la société comme un espace de concurrence entre les différentes libertés individuelles. Ma liberté peut croître mais elle s'arrête là où commence celle des autres. À la réflexion, ce n'est pas ainsi que fonctionne la liberté. Plutôt que de la barrer quand elle rencontre celle des autres, ma liberté consiste à m'associer à la leur. La liberté est une question d'articulation. Comment allons-nous être capables de parler puis d'agir ensemble dans le cadre des contraintes institutionnelles et relationnelles de l'école ou de la société, en articulant nos volontés respectives ? La liberté se vit quand, en fonction d'un cadre clair, on peut articuler nos actions de manière efficace et épanouissante pour tout le monde. On cherche dans l'articulation des libertés à identifier un problème et à créer un projet qui, à la fois, répond à ce problème et amène un plus pour tous. Cela améliore le climat de l'école et favorise les apprentissages ou les trajectoires de vie réussie qui peuvent passer par autre chose que l'école.

« *Ma liberté commence avec celle des autres* » reflète bien la pensée de Bruno Derbaix.

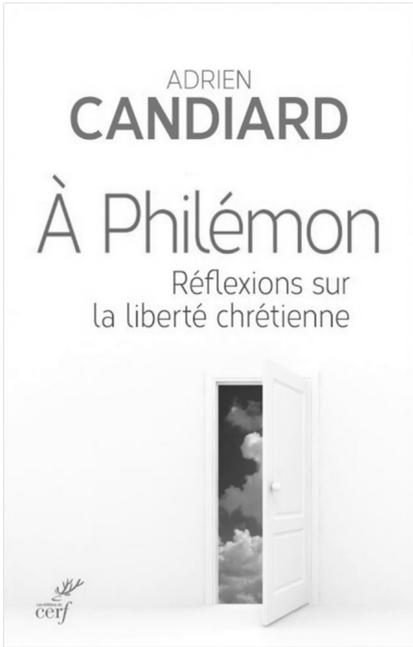
Propos de Bruno DERBAIX recueillis par Alain LETIER, o.p.

*Adrien Candiard, dominicain au couvent du Caire, a signé en 2019, un petit ouvrage consacré à l'épître de Paul à Philémon. Moins connue que ses lettres aux Corinthiens ou aux Galates, elle a retenu l'attention de l'auteur parce que l'histoire de Philémon, esclave, n'est rien de moins que l'histoire de la liberté chrétienne.*

Dans un bref retour autobiographique, Adrien Candiard explique tout d'abord que lorsqu'il était étudiant en histoire, il partit à Rome quelque temps et, s'inquiétant d'une vacuité spirituelle dans son existence, il décida de demander à un prêtre officiant dans une paroisse près de son studio de l'obliger à venir à la messe quotidienne à sept heures du matin. Pourtant, le prêtre n'eut pas la réponse attendue par notre auteur. Non. Car le prêtre lui répondit que « La vie chrétienne, c'est grandir en liberté, pas faire ce qu'on te dit. Si tu veux y aller, à cette messe, eh bien vas-y ; et si tu ne veux pas y aller n'y va pas. » Première leçon de morale chrétienne pour notre futur dominicain. Elle le marquera à vie.

### **Se laisser aimer**

Il nous raconte ensuite l'histoire de saint Paul qui, après plusieurs années passées à chercher l'amour de Dieu, a eu la révélation qu'en fait, Dieu l'aimait déjà totalement, inconditionnellement. Ainsi pour Paul, cela change tout parce que, dès lors, sa vie ne lui appartient plus, et pourtant il n'a jamais été davantage libre. En effet, il n'est pas seulement libéré de l'obligation d'accomplir cette forêt de commandements innombrables, mais surtout de cette voix intérieure qui lui répétait : « Si tu n'y arrives pas, tu ne vauds rien, et Dieu ne t'aimera pas. » Il n'est pas libéré seulement d'obligations pesantes, mais encore d'une prison plus pesante encore : lui-même, ou plutôt ce désir de lui-même, ce désir de perfection ; ce « moi » qui l'encombrait depuis si longtemps, dont il ne savait pas



comment se débarrasser ; ce « moi » qu'il appellera plus tard le « vieil homme ».

Disparu, le vieil homme, fixé à la croix : le voilà devenu une créature nouvelle, libérée de ce désir de perfection qui l'étouffait, libérée de ces efforts incessants. Il se demandait comment cesser enfin de se regarder lui-même, et il découvre que c'est tout simple : il lui suffit de regarder autre chose, de regarder ce Christ qui l'aime. Il a découvert que la sainteté n'est pas l'accomplissement de telle ou telle consigne impérative, ni l'ascension héroïque et épuisante vers des sommets de perfection qui le défient, mais l'alliance, l'amitié avec le Christ, la vie

avec Dieu.

La révolution est toute simple, mais elle est totale. Retenons de ce passage ce message très important : l'abandon à Dieu est la plus grande libération (existentielle) car Adrien Candiard rappelle plus loin que « L'Évangile est toujours une libération ». Elle est la plus grande libération car elle se fait sans rien attendre en retour, elle est gratuite, détachée de tout « compte à rendre ». C'est une libération véritablement pure car elle se fait sans aucune obligation en retour ; une libération gratuite, un libération simple, une libération d'Amour.

### **En finir avec les comptes**

Pendant, Adrien Candiard se risque à cette question fondamentale : le fait que Dieu se donne gratuitement, infiniment, à nous, pauvres pécheurs, est-ce bien juste ? Et à cela, celui-ci répond qu'« *il faut peut-être nous y faire et commencer à accepter que l'Évangile, la Bonne Nouvelle, l'amour de Dieu, non, ce n'est pas juste. Le compte n'est pas bon, parce qu'il n'est pas question de compte, mais de don. La logique de l'Évangile, c'est celle du cadeau, et le cadeau*

*n'est pas une affaire de justice. Notre première conversion est là : il nous faut renverser notre logique. Il est un peu désolant de constater qu'après deux mille ans de christianisme, nous en sommes encore à compter nos sous et à raisonner encore et toujours, et plus que jamais peut-être, en comptables. Je n'ai rien contre les comptables, mais la grâce de Dieu (un mot qui signifie « gratuit »), par définition, cela ne rentre pas dans un tableau Excel». Ainsi, il nous faut accepter le don de Dieu et arrêter de vouloir calculer, quantifier l'incalculable, l'inquantifiable, l'Infini car « en acceptant le don de Dieu, nous ne nous en engageons à rien d'autre qu'à nous en réjouir. À laisser cette joie peu à peu prendre toute la place, nous libérer de notre fatras de dettes et de créances, de droits et de devoirs qui règlent notre univers mental. À laisser notre vie devenir un joyeux, tonitruant 'merci'. Pas un 'merci' de politesse, comme on nous a appris à le dire rituellement quand nous étions petits à coup de ' Et qu'est-ce qu'on dit ? ' Un merci de gratitude, devant la vie, le monde, le salut, devant la grâce ».*

D'ailleurs « merci », n'est-ce pas le sens du mot *Eucharistie* ?, nous fait remarquer notre frère dominicain. Le pari de Dieu est fou, selon lui... Fou de préférer que l'homme l'aime (ou pas) librement à la place de se jouer de nous, de nous considérer comme ses marionnettes. Dieu n'est ni ventriloque, ni marionnettiste, Dieu est simplement pur don d'un Amour infini que nous sommes libres ou pas d'accepter. Dieu laisse les hommes, tous les hommes libres : libres de de l'aimer ou pas, libres de le suivre ou pas, libres d'y croire ou pas. Alors demandons-nous comme Pascal : qu'avons-nous à perdre à croire en ce pari fou ?

L'ouvrage d'Adrien Candiard se termine sur ce passage de la lettre de saint Paul aux Romains, sans cesse à méditer : « *La vie n'est pas une question d'efforts ni de records, mais de Dieu qui s'attendrit* ».

Joe ELSEN

Un tyran me dit : « Je suis le maître, je peux tout.

- Eh ! que peux-tu ? Peux-tu te donner un bon esprit ? Peux-tu m'ôter ma liberté ? Eh ! que peux-tu donc ? Sur un vaisseau, ne dépends-tu pas du pilote ? Sur ton char, ne dépends-tu pas du cocher ?

-Tout le monde me fait la cour.

-Mais te la fait-on comme à un homme ? Montre-moi quelqu'un qui te prenne pour tel, qui voulût te ressembler, qui voulût marcher sur tes traces comme sur celles de Socrate.

- Mais je puis te faire couper le cou.

- Tu parles bien. J'avais oublié qu'il faut te faire la cour comme aux dieux nuisibles, et t'offrir des sacrifices comme à la fièvre. N'a-t-elle pas un autel à Rome ? Tu le mérites plus qu'elle, car tu es plus malfaisant. Mais que tes satellites et toute ta pompe effraient et troublent la vile populace, tu ne me troubleras point ; je ne puis être troublé que par moi-même. Tu as beau me menacer, je te dis que je suis libre.

- Toi libre ! Et comment ?

- C'est la divinité même qui m'a affranchi. Penses-tu qu'elle souffre que son fils tombe sous ta puissance ? Tu es le maître de ma carcasse ; prends-la. Tu n'as aucun pouvoir sur moi.

Epictète, *Entretiens*

*C'est un épais livre de 600 pages qui sort aux éditions du Cerf, sous le titre "Quand la vie déplace la pensée croyante". Il est signé par le frère Ignace Berten, ancien provincial des Dominicains francophones de Belgique.*

**S**i le volume impressionne par ses dimensions, la table des matières nous permet de voir très vite qu'il comprend deux parties différentes, une forme de récit de vie d'abord, puis les positions théologiques actuelles de l'auteur. Chacune est découpée en autant de chapitres que d'épisodes ou de thèmes, si bien qu'il est permis d'y butiner en fonction de ses intérêts ou questions. Ce n'est donc pas un ouvrage à lire d'une traite, même s'il est parfois difficile de s'arrêter...

### **La vie n'est pas un long fleuve tranquille**

La première partie nous plonge dans les épisodes de vie qui ont le plus marqué notre théologien. Après quelques pages sur son enfance et sa jeunesse, de 1940 à 1958, puis sur son noviciat et ses études de théologie, c'est tout le cheminement intellectuel et spirituel d'un théologien engagé, profondément marqué par ses rencontres, ses combats, ses épreuves que l'on découvre petit à petit. C'est aussi, après Vatican II, toute l'histoire mouvementée de croyants en mal d'un évangile enraciné dans la vie qui est racontée et soigneusement documentée ; parfois à l'excès pour les non-historiens, notamment quand sont étalés les difficiles rapports avec Rome et la curie.

On découvre son implication à Lumen Vitae, dans la communauté de Froidmont ou au séminaire Cardijn, puis ses interventions en Amérique latine, au Brésil, pour Justice et Paix ou pour le CELAM à Saint-Domingue; Montesimos et Cristobal de las Casas sont évidemment rappelés. On ne peut qu'être touché par les humiliations et souffrances que les autorités romaines et les évêques locaux conservateurs ont fait subir

aux évêques, religieux et croyants qui ont eu le courage de se mettre aux côtés des pauvres et des opprimés, de dénoncer les horreurs commises par les dictatures de l'époque, fût-ce au péril de leur vie.

Ensuite, ce sont ses multiples autres interventions en Belgique qu'il relate. Outre diverses "interpellations romaines", il détaille sa place dans la commission de Locht, ses relations avec l'Europe (Espaces) et l'Islam, avec les instances ecclésiales, avec les fraternités laïques, etc. On y sent la rigueur d'un théologien formé à l'école du Père Chenu et d'Edward Schillebeeckx, pour qui Vatican II n'était pas qu'un vague souvenir et que l'Évangile et le souffle de la Bonne Nouvelle ouvrent aux questions, difficultés de vie, discriminations et épreuves vécues par les femmes et hommes d'aujourd'hui, en fidélité aux intuitions fondatrices d'un certain Dominique.

Pas étonnant dès lors qu'il réclame inlassablement une réflexion théologique argumentée et actualisée, plutôt que la soumission aveugle au Magistère. Et qu'en finale, il salue avec bonheur les initiatives du pape François, notamment les synodes ; ou analyse le lien entre cléricalisme et pédophilie dans l'Église.

### **Quand la pensée croyante d'un théologien est déplacée en permanence par la vie**

Si les premiers pas du théologien furent un dialogue critique avec le théologien protestant Pannenberg, c'est la prise en compte radicale de l'humanité de Jésus qui le guida par la suite, l'amenant à utiliser comme méthode l'analogie avec des événements concrets de la vie. Pour relire à nouveaux frais les pratiques de Jésus, les Écritures et l'Esprit au-delà des frontières (de l'Église), sans oublier les sacrements, les ministères, les questions éthiques...

Ne pas sacrifier la raison pour adhérer à la foi, accepter de s'ouvrir à l'autre et de se laisser déplacer dans ses certitudes au fil de la vie et des rencontres, voilà le fil conducteur de ce cheminement. Les résultats pourront étonner voire choquer mais n'est-ce pas dire tout haut ce que bien d'autres pensent tout bas? Ils témoignent en tout cas de ce que la recherche théologique ne peut jamais être clôturée.

## ***Frère Ignace, comment vous est venu le projet de ce livre ?***

*De façon plus ou moins régulière, je participe à un groupe de théologiens et théologiennes dans lequel on partage beaucoup de choses. Un soir, j'avais partagé certaines expériences dans l'Église et quelqu'un me dit: " il faudrait que tu écrives tes mémoires!". Je me suis dit : "après tout, pourquoi pas ? ". Je m'y suis mis en janvier 2019, rassemblant tout ce que j'avais comme documentation et archives ; et j'ai commencé doucement, avec mon temps disponible.*

*Mars 2020, le coronavirus nous est tombé dessus : confinement, plus d'activités ! Donc, je m'y suis mis vraiment. J'ai investi énormément et c'est ainsi qu'en août 2020, j'avais pratiquement achevé mon texte : je ne faisais quasiment plus que cela. J'ai pu le proposer aux éditions du Cerf.*

## ***Quelle est l'ambition de ce livre? Une biographie?***

*Non, ce n'est pas à proprement parler une biographie car il y a beaucoup de choses dont je ne parle pas. Mais l'ambition, c'est de rendre compte d'un certain nombre d'événements, d'expériences, de ce qu'elles ont signifié pour moi, et des déplacements auxquels cela m'a conduit. Beaucoup de textes n'ont jamais été publiés, notamment lors de mes démêlés avec Rome. J'ai rédigé la deuxième partie pour dire où j'en suis dans ma foi, quelles sont mes distances, mes interrogations. Avec modestie : je n'ai pas la vérité.*

## ***Quelles ont été les difficultés pour réaliser ce travail monumental?***

*J'avais gardé beaucoup d'archives mais pas tout. Pour beaucoup de textes, je n'avais pas de traces sur internet et j'ai donc dû réaliser beaucoup de transcriptions. J'ai été un des premiers théologiens à travailler sur ordinateur mais les disquettes que j'avais conservées étaient inutilisables.*

Jean-Pierre BINAME, o.p.

## **Vous avez aimé cette publication ?**

Merci d'envoyer vos commentaires, suggestions ou propositions d'articles à :

Mme Dominique DE RYCK  
Avenue Commandant Lothaire 2/14  
1040 BRUXELLES  
Tél.: 0497 40 73 82  
Courriel : dominiquederyck@hotmail.com



## **Conditions d'abonnement**

4 numéros par an :

- Belgique ~ Abonnement ordinaire : 15 €  
Les suppléments de soutien sont les bienvenus
- Etranger ~ 20 € par virement, en donnant à votre banque les informations IBAN & BIC (cf. ci-dessous)

A verser au compte BE58 0682 1109 6679 (BIC : GKCCBEBB )  
des Fraternités Laïques Dominicaines A.D.



## **Comité de rédaction**

Jean-Pierre BINAME - Dominique DE RYCK - Joe ELSSEN -  
Alain LETIER - Myriam TONUS

Belgique-België  
P.P.  
1040 Bruxelles 4  
P 302451



Responsable : Dominique DE RYCK - Av. Commandant Lothaire 2/14  
1040 BRUXELLES

**Bureau de dépôt : Bruxelles 4. Périodique trimestriel :**  
**Juillet - Août - Septembre 2021**